L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS DEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE VENDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 4 avril 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	56	13
Midi.....	72	22
3 P. M.....	68	20
6 P. M.....	68	20

LA

Tournée Electorale

—DE—

M. ROOSEVELT.

Tous les Présidents de notre grande République, sans aucune exception, ont la noble habitude, consacrée du reste par l'usage, de passer une bonne moitié, sinon les trois-quarts du du terme de leur première magistrature à s'en assurer une seconde, plus heureuse, plus brillante que la précédente.

A cet égard, le pli est tellement pris dans l'opinion publique, pour ainsi parler, qu'elle en est arrivée à considérer toute non ré élection comme une sorte de déshonneur pour le candidat évincé ou pour le parti qui l'avait adopté.

C'est ce qui explique le spectacle auquel nous fait assister en ce moment le président Roosevelt, parti à la conquête d'une nouvelle présidence.

Est-ce là un bien pour le pays? Il est permis d'en douter. Ce qui le prouve, c'est le soin avec lequel le corps électoral cherche à esquiver toute troisième élection présidentielle, bien qu'aucune loi ne l'interdise.

Quoi qu'il en soit, voici le Président actuel, M. Roosevelt, parti de Washington, en quête d'une réélection, posant partout sa candidature et exposant ses vues personnelles sur toutes les questions qui peuvent plus ou moins vivement intéresser les populations, quitte à ne tenir aucune de ses promesses si les circonstances l'engagent à changer d'idées, à porter ses vues autre part.

Là est la fausseté de la situation adoptée par M. Roosevelt. Il se montre tenace quand il s'agit de lutter contre les idées d'autrui, mais il abandonne volontiers et spontanément les siennes propres. L'on peut affirmer à son propos qu'il a complètement changé d'idées et d'allures, depuis qu'il a pris le pouvoir en mains.

Ce n'est plus le même homme en réalité. Or il doit s'écouler bien du temps d'ici aux grandes élections. Il peut s'opérer bien des transformations dans son esprit durant les longs mois qui vont suivre.

Les idées qu'il émet n'ont donc pas grande portée. Il a commencé trop tôt sa tournée électorale, et nous ne serions pas étonné de l'entendre alors professer d'autres idées que celles qu'il professe aujourd'hui.

M. SHAW,

— AU —

Ban de l'Opinion Publique.

La conduite plus qu'étrange du Secrétaire du Trésor, M. Shaw, après sa récente visite à la Nouvelle Orléans, n'a pas échappé à la critique des gens sérieux, honnêtes, dégagés de tout esprit de parti, de tout esprit de clocher ou de district.

M. Shaw venait ici ostensiblement dans le but de choisir pour notre nouvelle bâtisse de Poste, le site qui conviendrait le mieux à notre population, c'est-à-dire le point le plus central, le plus accessible à tout le monde. Pour faire judicieusement ce choix, le devoir s'imposait à lui, nécessairement, de voir tous les sites, d'en connaître les environs, de consulter la population; alors, et alors seulement, il eut pu remplir intelligemment et impartialement la tâche qu'il avait acceptée.

On sait de quelle façon le fonctionnaire fédéral a agi en la circonstance; et nous ne serions nullement étonné si la population saine de notre ville le dénonçait à l'autorité dont il relève et le forçait à s'expliquer.

M. Shaw, d'après une dépêche de Washington, vient d'être sévèrement censuré par M. Roosevelt à cause de certains de ses actes au Département du Trésor. Shaw, paraît-il, est un homme facile à influencer; c'est ce que l'on peut appeler une nature molle, corvéable. De tels hommes, s'ils sont foncièrement honnêtes, doivent récuser toute responsabilité, de crainte de ne pouvoir en supporter le poids.

M. Shaw, le sait-on? n'a pas daigné visiter complètement le site du Deuxième District; il s'est contenté d'en voir un côté seulement. On l'avait, sans doute, prévenu contre la partie inférieure de la ville; on avait dû lui dire que la vieille ville n'était plus bonne qu'à servir de dépotoir.

Et Shaw, sans en donner la raison, écrit au maire: je ne crois pas sage de choisir un site au dessous de la rue du Canal; c'est politique qu'il eut dû écrire, car si à la politique on sacrifie souvent la sagesse, la sagesse sert souvent aussi de manteau à la politique.

Il convient que les négociants et les citoyens qui veulent que la Poste soit placée dans l'intérêt général et non dans l'intérêt d'une infime coterie, prennent l'initiative qui nous parait tout indiquée pour déjouer les plans d'un politicien complaisant; il en est temps encore.

Si M. Shaw avait été l'homme consciencieux, délicat que nous étions en droit de le croire, il eut demandé à se rencontrer avec le comité des citoyens qui s'était occupé de la question. Il a préféré ne connaître qu'une opinion, à cet égard, celle de quelques républicains et du vice-président du Bureau de Commerce dont il avait accepté le superbe festin, et en compagnie duquel, le lendemain, il passait si délicieusement une heure.

Le Secrétaire du Trésor, selon nous, n'a pas suffisamment caché son jeu; il a fait les choses maladroitement, brutalement, comme un novice en politique; il s'est laissé circonvenir, et c'est un de ceux qui l'ont circonvenu qui a trahi le secret dans un moment d'épanchement.

Il en pourrait coûter cher au Secrétaire du Trésor d'avoir subordonné une affaire de la plus haute importance à un estomac entouré d'égards et débordant de reconnaissance.

A MADEMOISELLE JEANNE CROUÈRE.

Charité!

Par HENRY MAILLARD.

Le froid glace la terre, il est minuit passé.
Tout se tait. Par instants un homme au pas [pressé,
Un viveur revenant d'une bonne fortune,
Mais qu'un vent furieux sans relâche [importune.
Se hâte de gagner son hôtel opulent.

La neige en gros flocons tourbillonne. On [entend
La bise au loin gémir.—A côté d'une borne
Une petite fille aux yeux noirs, à l'air morne,
Couverte de haillons grelotte et tend la [main.....
Mais le froid est si grand, si vif, qu'aucun [humain
Ne jette un seul regard, vers cette main ten- [due,
Vers la fillette, hélas! qui sous la neige est [nue!!!

.....

Elle avait le matin suivi l'enterrement
De sa mère.—Un voisin, au retour, langue- [ment
La regarde: "Six! ans Malheur: Dis donc [la mère,
Si nous gardions l'enfant!—Hélas! notre [misère
Est grande, tu le sais, le travail n'est pas sûr,
Notre foyer est vide, et maigre est notre table,
Quelle demande ailleurs...." L'ouvrier chari- [table
Prit l'orpheline à part et lui donna son pain,
En disant: "Pour ce soir, tu mendieras de- [main!"
Et l'enfant sans savoir, heureux don du jeune [âge,
S'en alla loin, bien loin, les larmes au visage,
Puis voyant un vieillard demander au passant,
Elle avait imité le vieillard en tremblant....

.....

Un nouveau bruit de pas ranime la petite;
C'est un monsieur bien mis dont le regard mé- [dite.....
L'enfant lui tend la main. — "Monsieur, la [charité!.....
"Pitié! j'ai faim! j'ai froid!....." — Maudite [Capitale,
Des mendiants après ma triste martingale...."
Et rajustant son col, le monsieur disparut....
La pauvrette éplorée et songeuse se tut....
Le vent sifflait toujours. L'enfant s'assit à [terre
Et prenant à deux mains le pain de la misère,
Affamée y mordit .... Près d'elle, au même [instant,
Un vieux chien tout crotté, chien de quelque [manant
Se doutant l'animal, que la faim égalise,
S'approche, tout mouillé, tout transi par la [bise,
Il s'étend à ses pieds et lui lèche la main
Et de ses bons gros yeux il regarde son pain,
Il parait l'implorer.....—La fillette trem- [blante,
Claquant tout en mangeant, mit sa main fris- [sonnante
Sur ce pauvre nouveau, puis plaçant devant [lui
Le reste du pain: "Tiens, dit elle, mange [aussi!!!....

Une bouteille bien payée.

On vient de vendre à Londres une bouteille de soda qui provenait du vaisseau de ligne "Royal George", lequel fit naufrage près de Spithead le 29 août 1782. Cette bouteille a été vendue 670 francs.

Le "Royal George" avait été ce jour-là, aménagé pour un grand bal, et pour avoir plus de place, on avait détaché les canons. Survint subitement un coup de vent qui inclina le navire sur un de ses flancs; les canons roulèrent de ce côté et le navire coula avec l'équipage.

Il reste encore les deux tiers du liquide dans la bouteille, qui ressemble beaucoup à celles qu'on fabrique aujourd'hui.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 4 avril—Indications pour la Louisiane—Temps—beau et plus chaud dimanche; en partie couvert et aqerses probables lundi; vents frais de l'est à sud.

MORT

D'UNE

Centenaire Anglaise

Presse Associée—

Londres, 4 avril — Margaret Neve, la plus vieille sujette du roi Edouard, est morte aujourd'hui à sa résidence de Guernesey.

Pendant 110 ans elle a conservé sa santé, sa force et même sa vue. Elle était connue de tout le Royaume-Uni.

Mme Neve était riche, vivait sur une jolie propriété et accueillait avec plaisir les visiteurs venant voir cette vieille amie de la défunte reine Victoria. Durant la vie de la reine Mme Neve n'a jamais manqué d'envoyer un télégramme de félicitations à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la souveraine.

De son côté, Sa Majesté n'a jamais oublié de rendre le compliment, et elle avait le portrait de Mme Neve placé en vue à Osborne.

A l'âge de 92 ans Mme Neve est allée à Cracovie voir le monument de Kosciusko.

Le voyage lui fit tant plaisir qu'elle alla jusqu'en Russie, accompagnée seulement de sa plus jeune sœur, qui avait 89 ans.

Mme Neve reçut le général Blucher peu de temps après la bataille de Waterloo.

Parmi ses œuvres on cite une traduction du Dante en français.

Elle était veuve depuis cinquante ans, et n'avait pas eu d'enfants.

La visite du roi Edouard au Vatican.

Presse Associée—

Rome, Italie, 4 avril—Au sujet de la visite du roi Edouard à Rome et de la possibilité d'une entrevue du souverain anglais et du pape le fait est, semble-t-il, qu'on n'a pas encore demandé au roi de visiter le pape, et qu'en conséquence tous les moyens proposés pour l'entrevue sont problématiques.

Le Vatican estime qu'à cause du grand nombre de catholiques dans l'empire britannique, surtout en Irlande et au Canada, le roi ne viendra pas à Rome sans essayer de voir le Pape, car autrement son abstention apparaitrait comme une offense intentionnelle.

En prévision d'une visite du roi un certain élément au Vatican conseille une modification au cérémonial établi à l'époque de la première visite de l'empereur Guillaume, en permettant au roi de partir de l'ambassade d'Angleterre, où le prendrait Mgr Stonor, canon de St Jean de Latran, le plus haut prélat anglais à Rome, pour l'accompagner au Vatican.

Cependant, il est probable que le roi n'ira pas au Vatican si, comme cela parait probable d'après les dernières informations à cet égard, il ne passe qu'un jour à Rome.

Incendie d'une fonderie.

Presse Associée—

Joliet, Illinois, 4 avril—La fonderie de la Bakes Machine Co., a été totalement detruite par le feu. Les pertes qui se montent à $50,000 sont en partie couvertes par l'assurrance.

Le feu a pris dans le four de la fonderie.

Le président de la république Péruvienne.

Presse Associée.

Lima, Pérou, 4 avril—On annonce que Romana, président de la république péruvienne, se retirera en septembre prochain et que le premier vice-président, Senor Alzamora, le remplacera.

—:o:—

La Presse allemande et le discours de M. Roosevelt sur la Doctrine Monroe.

Presse Associée—

Berlin, Allemagne, 4 avril—La presse allemande commente d'une façon bienveillante le discours sur la doctrine Monroe prononcé à Chicago par le président Roosevelt.

L'irritation causée par l'incident Dewey a disparu, et quoiqu'un ou deux journaux regardent l'allusion du Président à la fanfaronnade comme une flèche lancée à l'amiral Dewey, le ministère des affaires étrangères informe la Presse Associée que ce n'est pas l'opinion du monde officiel allemand, où personne n'attache une intention malveillante aux remarques de l'amiral.

—:o:—

La franchise de gaz à Paris.

Presse Associée

Paris, France, 4 avril—Le projet de capitalistes américains d'acheter la concession de gaz à Paris joue un grand rôle, parait-il, dans la controverse politique acharnée actuelle soulevée devant le conseil municipal par la question de l'extension de la franchise.

Plusieurs journaux ont assuré que l'une des principales compagnies cherchant à avoir la franchise était américaine, et le "Matin déclare que les intérêts de Rockefeller contrôlent les quatre-cinquièmes de ce capital.

Cette assertion a amené plusieurs capitalistes français marquants intéressés dans la compagnie, à écrire une lettre de dénégation piquante, que le "Matin" a reproduite.

Après avoir fait allusion au rapport concernant les intérêts contrôlés par Rockefeller, la lettre ajoute:

"Notre projet n'est pas américain, mais français. Son organisation et son administration seront exclusivement françaises."

Elle nie en plus que quelques ordres religieux soient en possession d'une partie du stock de la compagnie.

—:o:—

L'émeute à Madrid.

Presse Associée—

Madrid, 4 avril—Le tumulte a continué ici jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le public s'est joint aux étudiants pour parader dans les rues: un drapeau noir a été agité et les cris de "Vive la république" et "Mort au ministre de l'intérieur" ont retenti.

La police a fait une charge, le sabre au poing. Quatorze étudiants et six agents de police ont été grièvement blessés.

Nombre d'autres ont reçu de légères blessures.

Le parti républicain est actif, espérant retirer un avantage politique de la situation, surtout si les désordres s'étendent.

Mort du consul russe à Mitrovitza.

Presse Associée

Salonique, Turquie d'Europe, 4 avril—La mort du consul russe à Mitrovitza, qui fut blessé dans le dos par une sentinelle albanaise, est annoncée.

Services commémoratifs.

Presse Associée—

Madrid, 4 avril—Toutes les Universités d'Espagne auront des services commémoratifs pour les étudiants tués hier à Salamanca.

Le préfet de Salamanca a été destitué.

—:o:—

Membre du Club Athénien.

Presse Associée

Londres, 4 avril—M. Henry White, secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis à Londres, est un des trois élus au Club Athénien, d'après le règlement permettant l'admission de neuf personnes "distinguées dans les sciences, les arts, la littérature ou le service public".

—:o:—

LES ANGLAIS

ET LE

DISCOURS DU PRÉSIDENT ROOSEVELT.

Presse Associée

New York, 4 avril — La note ardente du discours prononcé à Chicago par le président Roosevelt domine le tumulte des Balkans et les fêtes de cours à Lisbonne et à Copenhague, télégraphie le correspondant de la "Tribune" à Londres. Le discours est reproduit en entier et commenté favorablement, comme un exposé autorisé de la politique du gouvernement des Etats-Unis.

La précision et l'impartialité avec lesquelles le président Roosevelt balance la bonne foi des gouvernements anglais et allemand dans l'affaire vénézuélienne causent du désappointement parmi ceux qui désirent voir donner la préférence à l'Angleterre, mais les passages relatifs au canal interocéanique et au développement de la puissance navale américaine sont accueillis comme la preuve que la "blague" n'est plus en faveur et que l'action a pris la place d'une vague forfanterie.

L'altruisme du discours du président n'est pas compris dans la capitale d'un empire édifié sur le principe de l'égoïsme éclairé.

Quelques écrivains pr[illegible] que des difficultés surgir[illegible] tes les fois qu'une puis[illegible] ropéenne se trouvera d[illegible] puissance d'obtenir sat[illegible] dans l'Amérique latine [illegible] de recourir à une saisie [illegible] toire, et les controver[illegible] la "Petite Angleterre" s'[illegible] de la requête d'une mar[illegible] puissante quand la doctri[illegible] roe a été reconnue par la [illegible] Bretagne et l'Allemagne.

Somme toute, ce disco[illegible] mente le prestige du Pr[illegible] l'étranger, prestige qui [illegible] unique.

—o—

PASSAGE DANGER[illegible]

Presse Associée.

Chicago, Illinois, 4 av[illegible] dépêche de Halifax, N[illegible] "Record Herald", du:

Le steamer Sardinian, arrivé ici, a passé par une épreuve à minuit merc[illegible] nuit était très sombre et [illegible] scrutait la mer p[illegible] ter les banquises, quar[illegible] dain un immense banc d[illegible] a été aperçu à une petite [illegible] en avant.

Le Sardinian a heurté la [illegible] ge et a été ébranlé de la [illegible] la proue par la secousse. [illegible] passagers pris d'effroi se s[illegible] cipités sur le pont. Le ste[illegible] resté intact, mais il l'a [illegible] belle.

—o—

GÉNÉROSI[illegible]É.

Presse Associée

Helena, Montana, [illegible] sommé d'environ $13,000 [illegible] a été découverte cet ap[illegible] par un plombier sous la [illegible] portant le numéro 310 d[illegible] Broadway à Helena. En [illegible] pense de sa découverte [illegible] tendus propriétaires du tr[illegible] et Mme John McCorm[illegible] remis au plombier $1.

McCormick était très [illegible] n'a pu dire le montant qu[illegible] mait-il, il avait enterré [illegible] plancher du cellier. Les [illegible] ter blanc contenant [illegible] éta ent évidemment enter[illegible] puis longtemps.

ELEANOR ROBSON comme Audrey, au Tulane

---

est fort irrité contre toi, mais j'espère arriver à l'apaiser et à lui faire faire les démarches nécessaires à ton bonheur et à ton honneur...."

XIV

Bien qu'elle eût conscience d'avoir fait quelque chose d'assez irrégulier en donnant des rendez-vous nocturnes, dans le jardin de ses protecteurs, à son bien-aimé Gontran, Agnès ne comprenait pas que le grand-duc fût si fort irrité contre elle.

Assurément sa conduite méritait un blâme, mais on devait tenir compte de sa franchise, et lui pardonner un péché, d'ailleurs véniel et confessé de si bonne grâce.

Pourquoi la reléguait-on dans sa chambre, pourquoi cette séquestration qui lui rappelait les procédés de la Gorsille, pourquoi refusait-on de la voir et de lui parler?

Elle n'éprouvait guère de remords, car on lui eût difficilement démontré qu'elle avait commis un grand crime en causant, la nuit, dans un jardin avec l'élu de son cœur.

Mais elle ressentait une violente affliction, car il lui était extrêmement pénible d'avoir encouru le mécontentement ou la colère de protecteurs généreux et qu'elle aimait tendrement.

Elle resta près de soixante heures enfermée dans son appartement, ne voyant que sa femme de chambre, une fille fort revêche, qui lui parlait très peu et répondait à peine à ses questions.

Enfin, un après-midi, la grande-duchesse entra dans sa chambre, s'assit près d'elle sur une causeuse, et lui dit d'un ton attristé, mais affectueux.

—Ma pauvre Agnès, jusqu'à présent tu as montré une franchise dont nous te savons gré; il faut continuer à me témoigner la même confiance: je vais aborder un sujet délicat. Je t'en conjure, surmonte de ton mieux la répugnance que tu aurais à me répondre.

—Hélas! madame, dit Agnès, vous n'avez qu'à m'interroger, je vous promets de vous parler avec autant de franchise qu'à Dieu ou à mon confesseur.

—Tu comprends bien, ma pauvre enfant, que, dans ton intérêt, comme dans le nôtre, nous ne devons rien ignorer de ce qui te concerne....si ton honneur exige que nous prenions des mesures, des précautions exceptionnelles, nous sommes tout prêts à faire ce qu'il faudra.

Agnès écoutait sa noble protectrice avec une surprise douloureuse. Pourquoi cette solennité, pourquoi ces tergiversations, pourquoi ces ménagements?

Il semblait que les paroles qu'elle se disposait à prononcer brûlassent les lèvres de la grande-duchesse.

Tout à coup elle parut prendre un grand parti et parla brusquement, rapidement, comme si elle avait hâte d'en finir.

—Agnès, on peut aborder nettement certaines questions avec toi maintenant: à quel moment remonte ta faute?

—Je vous l'ai dit, madame, répondit naïvement Agnès, au mois de mai dernier.

—Eh bien! crois-tu....qu'il soit possible.....que ton erreur ait des conséquences prochaines?

Agnès devint blême, joignit les mains et resta quelques secondes sans pouvoir articuler une seule parole.

Son cœur était pur, mais son intelligence ouverte; elle était chaste, mais non tout à fait ignorante; elle se faisait de l'amour et de ses conséquences une idée peut être indécise et poétisée, mais non tout à fait inexacte.

Le malentendu qui existait depuis quelques jours entre elle et ses protecteurs lui apparut tout à coup et l'épouvanta.

—Madame, cria t-elle, en saisissant de ses mains crispées les bras de la grande-duchesse, madame, au nom du ciel, qu'avez vous donc cru?

A son tour, la grande-duchesse resta interdite.

Il suffisait de voir et d'entendre Agnès pour comprendre qu'elle n'était pas coupable, du moins autant que Yolande l'avait cru.

Sa faute se bornait à des rendez vous accordés la nuit à celui qu'elle regardait comme son fiancé.

Evidemment, Gontran avait respecté en elle sa future épouse légitime.

N'avait-il pas, d'ailleurs, une réputation presque ridicule de sagesse?

La pauve Agnès avait mal compris les premières questions de la grande-duchesse.

En disant que son mariage avec Gontran était nécessaire, elle entendait simplement que son ami et elle se trouvaient dans une situation trop critique et trop pénible pour qu'elle pût durer.

Si la jeune fille eût abdiqué sa vertu, elle n'eût certainement pas fait des aveux aussi prompts et sur un ton aussi naturel; en ce cas, sa franchise eût ressemblé à de l'effronterie.

Voilà ce que la grande-duchesse comprenait très bien maintenant; elle était confuse d'avoir mal interprété les déclarations de cette enfant encore naïve, et surtout d'avoir évoqué dans son jeune esprit des idées et des images au moins dangereuses, dans tous les cas fort humiliantes pour elle.

—Je suis au désespoir de t'avoir affligée, ma chère Agnès, dit-elle. Je vois qu'un déplorable malentendu existait entre nous; ne me donne pas d'autres explications, tâche d'oublier ce que j'ai eu le tort de te dire.... J'ai lu dans ton cœur maintenant ....Tu as commis des imprudences, mais non une véritable faute ....Ton honneur reste intact... Allons, console-toi.

Mais Agnès se tordait les mains en sanglotant:

Son pauvre petit cœur n'avait jamais été si cruellement meurtri, déchiré, ulcéré.

—Ah! madame, bégayait-elle au milieu des larmes, est-ce bien vous qui m'avez crue capable de déshonorer la demeure où monseigneur me donne l'hospitalité? Comment m'aviez vous donc jugée et comment aviez vous jugé Gontran? Ne savez vous pas que lui et moi, malgré l'ardeur de notre amour, nous serions plutôt morts que de devancer l'heure de notre bonheur légitime et consacré?.... Hélas! hélas! si j'avais été coupable de ce que vous pensiez, je serais morte de confusion en vous en faisant l'aveu....Comment m'avez-vous si mal comprise, vous qui m'abritez depuis si longtemps sous votre aile et qui m'avez vue passer de l'enfance à l'adolescence et de l'adolescence à la jeunesse; vous qui m'avez si énergiquement et si noblement défendue contre ceux qui m'imputaient à crime mes disgrâces imméritées?.... C'est vous, aujourd'hui, qui êtes mon accusatrice et vous m'avez dénoncée à la personne que j'aime et que je respecte la plus au monde à monseigneur.....Ah! j'ose le dire maintenant, à mon père!....Ah! Dieu tout puissant, j'ai souffert toute ma vie, toujours d'une façon différente, mais toujours de plus en plus!....Qu'ai je donc fait au bon Dieu?

—Agnès, dit la grande duchesse, je t'avais mal jugée, mais je ne t'en aimais pas moins. Je reconnais, d'ailleurs, que j'ai quelque chose à réparer....Viens avec moi... Allons trouver ton père, nous lui dirons tout, il te bénira, il se hâtera de faire les démarches nécessaires à la conclusion de ton mariage avec Gontran, viens, mon enfant, viens!

—Oh! oui, madame, allons, allons! s'écria Agnès en essuyant vivement ses yeux.

Toutes deux pénétrèrent dans le cabinet de travail où le grand-duc était assis, triste, rêveur, fixant un regard presque sombre sur l'épais tapis d'Aubusson où reposaient ses pieds.

A la vue de sa femme et d'Agnès, il tressaillit et se leva vivement.

—Que venez-vous faire ici, Yolande? demanda t il.

Pour la première fois de sa vie, il parlait ainsi à sa femme.

—Je viens réparer mes torts, Dimitri, répondit la grande-duchesse. Sur un rapport absolument erroné que je vous ai fait, vous vous êtes fort irrité contre notre pauvre petite Agnès, contre mon enfant adoptive. [illegible] avais mal posé mes questi[illegible] elle les avait mal compris [illegible] Elle est restée digne de no[illegible] Ses imprudences n'ont po[illegible] une atteinte à son honne[illegible] nous lui devons une répa[illegible] ....Je lui ai exprimé m[illegible] grets: vous, embrassez-la.

—Ah! mon enfant, dit le [illegible] duc qui, maintenant, pl[illegible] autant qu'Agnès, je ne d[illegible] dais qu'à te pardonner [illegible] avais été coupable, mais [illegible] foi de ta mère adoptive, j[illegible] convaincu que tu es innoce[illegible] je te bénis du fond de mon [illegible] ....Viens dans mes bras [illegible] pense plus jamais, jamai[illegible] heures cruelles que tous le[illegible] nous venons de traverser.

Agnès se jeta dans les b[illegible] son père: ils mêlèrent leu[illegible] sers et leurs larmes.

Puis, Agnès s'élança a[illegible] de la grande duchesse en [illegible] avec une sorte de bonheur [illegible] du;

—Maman!.... maman!.. maman!

XV

Son entrevue avec Agnès [illegible] jeté Zudor dans un affreux [illegible] ragement.

Depuis son départ de [illegible] au milieu de ses bizarres [illegible] les aventures, il n'avait j[illegible] cessé de penser aux deux [illegible] des affections de sa vie: à [illegible] et à Mélie.

La suite à dimanche proch[illegible]